

Le taxidermiste

Quand Réal eu finit de tremper sa peau d'ours fraîche dans un bain chimique, il prit une honorable pause.

Il n'avait aucun scrupule à tuer les animaux sauvages pour les empailler. C'était un animal sauvage lui-même et il le savait bien. C'était son gagne-pain et il était bien indifférent à ces pauvres bêtes. Il se faisait de petits bijoux luisant de leurs yeux qu'il vendait pour 5 sous la paire aux richissimes femmes. C'était un luxe de se payer ce genre de chose quand on manquait de quoi vivre, mais c'était une nécessité à Ratville pour les prostituer de luxe. Les hommes eux voulaient la bête au complet, pas la dent, mais tout le carnage de mort.

Les soi-disant sorcières du village venaient souvent acheter chez Réal, pattes de lapin, langues de chat et pénis de crapaud, tous y passaient. Ratville était comme son nom l'indique un trou à rat. Les gens y faisaient des orgies avec les bêtes, les enfants y étaient violés et les démons y rôdaient prêts à posséder. Parfois, on entendait des bruits étranges venant des bois un genre de lyre poétique qui enflait les têtes à vache.

Réal y était bien, son visage défiguré par un loup à dent de scie était mis en valeur par ce peuple difforme. Réal était leur idole. Toutes les créatures du village le connaissaient. Sa femme Bourdonne lui payait la traite tous les vendredis treize à la pleine lune et pour cause, car elle était bête autant qu'une chienne. C'était son fantasme et Réal y avait droit comme un esclave.

Comme Réal venait de terminer sa sculpture vivante pour M. Lafroc, un magnifique grizzly à tête fine et aux yeux petits comme des pois. Il l'appela en ces termes au téléphone.

« —M. Lafroc ! C'est Réal le taxidermiste, j'ai votre chasse empaillée et prête. Dis-moi donc, mon vieux, quand viendriez-vous la chercher? Ça vous fera 15 sous, pas un bec de poule de plus !

—Ah ! Que vous me faites plaisir, cher Réal. Je viendrai aujourd'hui à 6h avec Delmas, ma conjointe. Je veux qu'elle en juge de votre travail.

—Comme vous voulez, mais j'ai travaillé comme un forcené sur cette peau, j'espère que votre Delmas sera contentée. »

Réal raccrocha ainsi à son hôte, il était 4 heures de l'après-midi, le temps de goupiller un peu de nourriture. Il prit la purée de banane avariée avec sa main sale et l'engloutit dans sa gueule comme un ivrogne.

« J'espère qu'il ne me fera pas attendre ce crétin, je ne fais pas mon métier pour rien, satané imbécile! »

Les 6 heures arrivaient et Réal faisait le guet dans sa boutique attendant M. Lafroc qui avait réputation d'arriver toujours en retard. On le disait même qu'il faisait exprès pour faire chier son peuple, mais Réal n'était pas du genre à se laisser moquer de lui.

Cet ours était son meilleur ouvrage à mort, on aurait dit que la bête était grouillante de vie et qu'une aura de grâce planait autour de sa tête, tant elle respirait la beauté. C'était ce que la nature avait de plus beau à faire voir. Une étincelle charmante au milieu de Ratville. Réal en jouissait à contempler l'animal dans toute sa splendeur. Il se prenait presque pour un dieu tant sa main avait créé la copie exacte de la créature des bois. Lafroc ne pouvait qu'en être abasourdi et ému. Et Réal s'en félicitait avec orgueil. À ces yeux, il était le Rimbaud des taxidermistes.

Mais les heures devinrent sombres quand M. Lafroc ne venait pas de la soirée. Les neurones de Réal grisonnaient et chauffaient à un train d'enfer. Il n'aimait guère se faire rire de lui. Il n'était pas patient et se répugnait mortellement à attendre.

Quand 10 heures tapaient, en rage Réal prit le trophée de chasse de Lafroc et le brûla dans la grosse cheminée. Il était dans toute ses états, avec lui c'était tout ou rien.

« Qu'il mange des capotes se dit-il. Ce satané apprendra à me faire damner comme un bon à rien. »

La tête d'ours brûla en une flamme sèche et rouge et bleu de fer. Réal prit les braises et les mit dans une chaudière en métal. Il prit ensuite son char et roula avec le pot chez Lafroc et saupoudra sa demeure de cendres chaudes. La grande maison où Lafroc faisait des orgies brûla. Il ne le ferait plus jamais attendre de la sorte, c'était fini de cet avorton et de sa femme.

Les pompiers du village furent alertés par la voisine hystérique d'en face.

« Ils vont fermer l'œil si c'est criminel ou pas, on se moque de tout à Ratville, c'est bien connu, c'est Ratville! »

Réal vu les pompiers sortir Delmas, la femme à Lafroc, des flammes et du feu d'artifice de leur maison qui se consumait. On aurait dit un grand feu de joie à ciel ouvert.

Delmas en colère et brûlée au troisième degré sacrait comme une démente. Elle agitait les mains au ciel, on aurait dit du vaudou des Indes ou qu'elle sortait d'un asile psychiatrique.

La tête froide, Réal repartit chez lui le cœur chaud. Bien malin qui saurait son crime.

Quelque jour plus tard, Réal prit une belle et grosse poule grassouillette dans son enclos. Il voulait lui arracher les yeux pour en faire un bracelet. Au village, les gens disaient que Delmas avait jeté un mauvais sort au coupable, mais Réal ne croyait pas à ces imbécillités. Il prit sa poule par la gorge et tendit la hache et rien, il sentit son cœur battre, il avait une vapeur de tendresse pour cette poule, cet être si innocent et sans défense.

« Non! grognait-il ! Je n'ai rien à faire de cette poule. »

Il cogna au cou avec la lame affilée de sa hache et la tête lui resta dans les mains.

Il passa à une autre, il étendit lentement le bras, la hache en main, puis rien. Il aimait trop cette poule pour la buté, pourtant toute sa vie, il avait fait cette boucherie. S'il n'était plus capable d'abattre une poule de quoi en serait-il avec une biche. Il déposait la hache, inquiet, et s'assit. Il ressentait son cœur battre et aimer. Il ne savait même pas qu'il avait une pompe à sang.

« C'est ignoble ! se dit-il. »

Il était plein de remords, ces animaux tués naguère revenaient le hanter en fantôme. Ils revenaient des morts pour le tourmenter. Des oiseaux noirs tournaient autour de sa tête. Il était en proie aux douleurs et à la peine.

« Allez-vous-en ! bestioles ! Allez-vous-en ! »

Les animaux empaillés reprenaient vie pour le tourmenter. Il tomba au sol à genoux. Il aurait voulu revenir comme avant.

« Est-ce cette affreuse Delmas et son sortilège. ? »

Le pauvre Réal ne tua jamais plus d'animal et souffrait chaque jour tourmenté par les fantômes des animaux sauvages qu'il tua. Il avait si honte qu'il prit la direction la forêt pour vivre isolé. Bourdonne, sa femme se pendit dans les toilettes de leur maison, personne ne sut pourquoi.